

JONATHAN KELLERMAN

A woman's legs are the central focus, wearing a vibrant red dress and black high-heeled shoes with a large black rose detail. She is seated on a dark, possibly black, chair. The background is dark and moody, with a spotlight effect on her legs.

KILLEUSE

SEUIL

KILLEUSE

Jonathan Kellerman

KILLEUSE

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FREDDY MICHALSKI

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *The Murderer's Daughter*

Éditeur original : © Ballantines Books

© Jonathan Kellerman, 2015

ISBN original : 978-1-101-88533-8

This translation published by arrangement with Ballantine Books, an imprint of Random House, a division of Penguin Random House LLC.

ISBN : 978-2-02-136313-5

© Éditions du Seuil, mai 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Judah

1

Grace avait cinq ans et elle vivait aux limites d'un désert en compagnie de deux inconnus. Ses parents soi-disant, aux yeux de la loi et de la biologie en tout cas, sauf qu'elle les avait toujours considérés comme des extraterrestres, ni plus ni moins. Un sentiment réciproque, du mieux qu'elle pouvait en juger.

Âgé de vingt-huit ans, Ardis Normand Blades était un grand échalas dégingandé aux cheveux longs avec du poil sur la figure, un vague semis de touffes blondes clairsemées sur un visage en lame de couteau que ses oreilles largement décollées rendaient presque incongru. N'étaient ces deux appendices de chauve-souris et son côté bellâtre onctueux vaguement menaçant, il avait l'air presque comme il faut. Presque, mais pas tout à fait : sa belle petite gueule, un cadeau des dieux le jour de sa naissance, n'était plus que l'ombre d'elle-même, depuis longtemps érodée par la dope et l'alcool et une succession presque parfaite de mauvais choix.

Son enfance avait été un borbier d'apathie et de négligence. Élève à problèmes à l'école, il avait été testé à de nombreuses reprises par des conseillers aux qualifications inégales. Néanmoins, tous avaient été surpris de constater que son QI était largement supérieur à ce que laissaient présager sa mine hargneuse et son comportement d'inadapté chronique. Il savait enfin lire en CM1, était parvenu sans conviction en fin de troisième et avait abandonné l'arithmétique avant même d'avoir maîtrisé la division à plusieurs chiffres.

Autant de constats qui restreignaient ses choix de carrière : une fois épuisés ses revenus d'assisté et ses allocations chômage, ne lui restaient plus que les petits boulots, plongeur en cuisine, gardien d'immeuble ou cuistot préposé aux fritures. Avec une seule et brève exception : un emploi malheureux d'apprenti menuisier qui l'avait laissé avec un auriculaire en moins et une phobie des machines d'atelier.

Pour autant, un certain type de femme était sensible à son sourire facile et aux beaux méplats de son visage. À l'image de Dodie Funderbuck, dont le niveau d'études rivalisait sans mal avec le sien – une coïncidence qui aidait grandement à cimenter entre eux une relation d'un vide abyssal.

Ils s'étaient rencontrés alors qu'ils travaillaient tous deux dans un relais routier qui tirait le diable par la queue, le Flapper-Jack's Pancake Palace – le Palais des Gaufres –, situé aux abords d'Antilope Valley. Ardis avait pour tâche de récurer le gril et de passer la serpillière après la fermeture. Dodie assurait le poste du soir comme serveuse en salle, après quoi elle restait dans l'établissement vide jusqu'à une heure tardive afin de se gagner quelques dollars supplémentaires en nettoyant les filtres à graisse et en balayant la salle à manger. Avec pour seul avantage de partager la compagnie d'Ardis, fumant et traînant avec lui sans grande conviction dans le restau minable.

Ils avaient commencé à flirter le soir de leur première rencontre et dès le lendemain étaient passés à l'acte, elle perchée jambes écartées sur le plan de travail de la cuisine, lui tout juste assez grand pour accomplir son office sans tabouret. Il n'avait pas encore fêté son vingt-deuxième anniversaire mais c'était déjà un alcoolique confirmé qui touchait aussi à la méthédrine. Dodie, plus jeune de trois ans, n'avait jamais eu de règles régulières et, comme elle avait toujours été un peu enrobée, il lui fallut quatre mois pour comprendre qu'Ardis et elle avaient créé un embryon.

Un soir, au Flapper, vu que son ventre commençait sérieusement à s'arrondir, elle se résolut à le mettre au courant.

Ardis, un joint au bec, passait la serpillière, aussi s'était-elle approchée de lui avant de soulever son T-shirt.

– Ouais, confirma-t-il. C'est des choses qui arrivent.

– Effectivement, c'est arrivé.

Ardis tira une taffe et haussa les épaules.

– J'ai pas l'argent pour nous en débarrasser.

– Okay, répondit Dodie. Peut-être que je vais le garder.

Il s'écarta à bonne distance.

– Tu m'aimes, Ardis ?

– Naturellement.

– Okay, je vais le garder.

– T'es sûre ?

– Peut-être bien.

– Comme tu voudras.

Il n'avait jamais été question de mariage. Personnellement, elle n'aurait pas forcément été contre, Ardis en revanche n'avait aucune envie de se laisser passer la corde au cou. Toutes choses étant, ils vivaient déjà ensemble par simple commodité, dans le grand mobil-home d'une pièce dont elle était propriétaire : installé sur un bel emplacement du Desert Dreams Park, il était beaucoup plus spacieux que la remorque à chevaux d'Ardis, parquée à l'arrière d'une palmeraie depuis longtemps abandonnée où il squattait depuis deux ans. Et puis les paperasses officielles, c'était toujours galère et ça coûtait de l'argent. D'ailleurs, parmi les proches de Dodie, ses propres parents inclus, personne ne s'était jamais donné la peine d'officialiser les choses. Le père de Dodie avait pris ses cliques et ses claques dès avant sa naissance et elle se disait qu'Ardis risquait fort de l'imiter. L'idée de vivre seule ne la dérangeait pas, sa mère y était bien parvenue, elle, et si cette garce attardée en avait été capable, Dodie estimait qu'elle pouvait faire aussi bien, et même mieux.

Son ventre arrondi resta des plus discrets un long moment, aussi décida-t-elle de faire comme si de rien n'était. Une décision qui, avec le temps, se révéla de plus en plus difficile

à tenir au point que, parfois, en tête à tête avec elle-même, elle s'efforçait de faire contre mauvaise fortune bon cœur en essayant de trouver du plaisir à sa situation. À d'autres moments, elle semblait au plus bas et, en son for intérieur, se sentait assaillie de songeries qui la faisaient pleurer, remontant à sa conscience comme des aiguilles d'estomac. Peut-être que ce serait chouette, un bébé, s'occuper de lui, lui choisir ses habits, lui acheter des babioles avec lesquelles elle aussi pourrait jouer. Avoir enfin quelqu'un à convaincre qu'elle était intelligente.

Faire sortir le bébé demanda à Dodie dix-huit heures de torture. Révulsé, ou mort d'ennui, à entendre ses cris et ses jurons, Ardis l'abandonna à son sort et limita sa présence dans la salle d'accouchement à de brèves incursions d'à peine quelques minutes. À dire vrai, il était surtout en manque et avait besoin d'aller fumer. Chaque fois qu'il refaisait une apparition, elle le houspillait de plus belle en hurlant des chapelets d'obscénités qui faisaient grimacer les infirmières. Mais au bout du compte, elle se retrouva si parfaitement épuisée qu'elle n'eut même plus la force de crier, réduite à l'état de vermisseau replié sur lui-même, à souffrir en solitaire – oh Seigneur, combien de temps encore pourrait-elle tenir le coup dans ces conditions ?

Habituellement, lorsque Dodie hurlait sa douleur, on l'ignorait totalement ou presque, jusqu'à ce qu'une infirmière compatissante injecte dans sa perfusion un truc qui, de toutes les façons, ne marchait pas terrible. Ce que Dodie aurait personnellement choisi d'utiliser n'était pas au menu, c'était une substance illégale.

À l'issue de ces souffrances infernales, comme le bébé ne se présentait pas bien, on dut le retourner comme un hot dog sur le gril, et qui, à votre avis, éprouva alors la sensation qu'on la déchirait en deux ? Finalement, Dodie sentit la chose visqueuse jaillir d'elle, un truc gris qui à première vue ne remuait guère.

Le médecin, un Noir qui venait de débarquer, dit :
– Ça, c'est du sérieux, le cordon s'est enroulé... à trois endroits différents.

Grand silence dans la salle. Convaincue qu'elle venait de faire sortir de son ventre un corps sans vie, Dodie crut aussitôt son problème résolu, une seule chose importait, elle n'avait plus mal, Ardis et elle allaient pouvoir reprendre leur train-train comme si de rien n'était.

Quand soudain retentit un claquement sonore suivi d'un *Waaahhh* ! tonitruant.

– Et voilà, dit le médecin. Un bébé tout joli tout rose, Apgar¹ deux qui remonte à huit.

S'ensuivirent toutes sortes de murmures, cliquetis et bourdonnements tandis que Dodie, toujours sur la table de travail, se sentait comme un melon évidé n'ayant qu'une seule et unique envie, dormir à jamais.

Une des infirmières, la petite aux joues couleur tomate, lui dit :

– Voici votre petite fille, ma belle. Tout frais sortie du four, santé parfaite, belle paire de poumons, en voilà une qui sait se faire entendre.

Quelle stupidité ! Le pain et les gâteaux qu'on sort du four ne font aucun bruit et ne vous déchiquent pas les organes comme une chaîne de tronçonneuse. Mais Dodie, trop vannée pour répliquer, ferma les yeux et sentit le poids du bébé peser sur sa poitrine.

– Tenez-la, ma belle. Tenez-la bien, avec vos deux bras, elle a besoin de votre réconfort, lui ordonna l'infirmière aux pommettes d'api.

Elle lui replia les avant-bras sur le baluchon enveloppé de couvertures, en les pressant avec force pour l'empêcher de lâcher prise.

1. Test Apgar, mis au point en 1952 par le médecin américain Virginia Apgar – une échelle de un à dix qui évalue la vitalité d'un nouveau-né, avec cinq critères – apparence, pouls, grimace, activité, respiration.

Malgré son envie de la gifler, cette garce, Dodie garda ses mains en place jusqu'à ce que la vieille vache finisse par les libérer.

– Et voilà, ma belle, c'est très bien – oh qu'elle est mignonne, lui dit l'infirmière. Et après un travail aussi dur, un petit moment de grâce, non ?

Au moins, j'ai un nom pour ma chose, songea Dodie.

Ce soir-là, alors qu'elle avait bien précisé qu'elle voulait juste dormir, on lui apporta le bébé pour qu'elle l'allaité.

– Oh, ma petite, lui dit une autre infirmière. Vous pouvez faire une croix sur votre sommeil pour un bon moment.

Deux jours plus tard, Dodie et Ardis emmenaient le bébé à la maison.

La garce ne s'était pas trompée.

À l'âge de cinq ans, Grace ignorait totalement par quel miracle elle avait pu survivre à sa petite enfance. Dans le parc de caravanes, comme elle avait eu l'occasion de voir d'autres familles avec des bébés, la réalité des exigences qu'imposait un nourrisson à ses parents avait peu à peu pris forme dans sa tête. Est-ce que les inconnus avaient effectivement fait tout ça alors qu'elle était minuscule et impuissante ? Difficile à croire, vu que désormais, ils ne lui donnaient plus guère à manger.

Ce n'était pas tant le manque de nourriture, à proprement parler : il y avait toujours des restes du McDonald's où Ardis travaillait dorénavant et la bouffe chapardée au Dairy Queen dont Dodie balayait les sols tous les soirs. Plus des trucs que chacun des deux piquait aux étalages. C'est juste qu'il n'y avait jamais de vrai repas tous ensemble autour d'une table. Aux rares occasions où cela se produisait, Grace se goinfrait littéralement de tout ce qu'elle pouvait enfourner dans sa bouche : elle mâchait vite fait mal fait, avalait avec difficulté et recommençait de plus belle. Les jours où Ardis se sentait d'humeur câline, il lui glissait une sucrerie. Mais

il était bien rare que quelqu'un se propose de cuisiner et, la plupart du temps, Grace allait se coucher l'estomac vide.

Parfois, quand les inconnus étaient endormis, elle se faufilait dans la kitchenette et s'empiffrait de tout ce qu'elle pouvait y trouver. En veillant à effacer soigneusement toutes les traces de son passage. Même si c'était bien la seule à faire le moindre ménage dans le mobil-home.

Ainsi, arrivée à l'âge de cinq ans, Grace avait appris comment subvenir à ses propres besoins.

De temps à autre, lorsqu'elle sortait du mobil-home le ventre creux, des voisines remarquaient sa présence et lui donnaient quelque chose à se mettre sous la dent. Mme Reilly était de loin la meilleure de toutes. Cette femme cuisinait, elle, elle faisait même des gâteaux, et quand elle n'avait pas son regard de folle, déshydratée par un trop-plein de vodka et fulminant contre les négros et les basanés, elle se montrait toujours généreuse envers Grace et les autres gamins du parc. Même les petits Mexicains.

Pendant la journée, Mme Reilly faisait le ménage dans les maisons modèles de lotissements tentaculaires dont la majorité des logements neufs ne trouvaient pas preneurs. Économiquement parlant, avec ses chaleurs accablantes et ses vents nocturnes glacés, Antilope Valley connaissait des hauts et des bas, mais surtout des bas.

La majorité des résidents de Desert Dreams n'occupaient que des emplois misérables. Certains étaient handicapés, mentalement, physiquement ou les deux à la fois, et passaient leurs journées assis à se demander combien il leur restait à vivre. Quelques flemmards à peu près valides occupaient leur temps à rien d'autre que boire, glander et fumer des joints. Tous les habitants du camp de caravanes connaissaient parfaitement la soupe alphabétique d'acronymes correspondant aux programmes gouvernementaux d'aide aux démunis dont tout citoyen vivant aux limites du seuil de pauvreté pouvait bénéficier.

Un de ces fonds de soutien concernait les gardes d'enfants à la journée : à Desert Dreams, cela signifiait que l'État et le comté payaient Mme Rodriguez pour veiller sur une douzaine de gamins dans son mobil-home Peach State double largeur au périmètre délimité par des cactées en pots. Vu le nombre de bambins sous sa garde, aucun d'eux n'avait droit à une attention particulière, mais la télé omniprésente diffusait sans discontinuer des dessins animés et il y avait aussi des caisses de livres et de jouets abandonnés par les enfants de Mme Rodriguez désormais adultes, plus de vieilles nippes et divers trucs récupérés dans les bennes à ordures, sans compter que dehors, si l'on prenait garde aux épines alentour, l'espace ne manquait pas pour traîner dans la poussière. Au total, Grace ne trouvait rien à redire à la garderie.

Elle n'était jamais vraiment partante pour se mêler aux jeux des autres enfants. Elle préférait regarder *Sesame Street* et *Electric Company* et dès l'âge de quatre ans, grâce à ces programmes, elle avait appris la manière de disposer les lettres dans le bon ordre afin de constituer des mots rudimentaires. Des années plus tard, elle se rendit compte que sa capacité à intégrer sans effort l'architecture de sa langue avait été un don béni des dieux. À la garderie, ce talent inné n'était à ses yeux que le plaisir de jouer avec les mots, une autre façon pour elle de bien comprendre les choses parce que comprendre, c'était ça, son truc : comprendre ses deux inconnus, trouver le moyen de se nourrir ou de rester propre, concevoir le sens que les gens donnaient à leurs gestes, leurs actes et leurs paroles.

À l'âge de cinq ans, Grace savait lire comme une élève de CP mais elle ne l'avait jamais dit à quiconque, pourquoi l'aurait-elle fait ?

Assurément, ses inconnus s'en fichaient complètement. À ce stade, Ardis était quasiment toujours ivre quand toutefois il se donnait la peine de rentrer au bercail et Dodie passait son temps à ronchonner toute seule, grommelant dans le

vide qu'elle allait foutre le camp pour aller voir ailleurs, là où elle pourrait être libre.

Lorsque le poivrot et la ronchon entraient en collision, le résultat pouvait faire peur. Ardis ne cognait jamais Dodie du poing : il commençait par des séries de directs ou de crochets dans le vide comme s'il avait l'intention de l'assommer, pour se défouler ensuite avec des volées de taloches mal ajustées qui faisaient mouche au petit bonheur la chance. Par moments, c'est tout juste s'il réussissait à la toucher. À d'autres, sa paluche claquait sur sa peau nue avec un bruit sec et sonore.

Parfois les marques des coups reçus étaient visibles et Dodie se voyait contrainte de forcer sur le maquillage. À Desert Dreams, nombre de femmes se refaisaient bonne figure de la même manière.

Certains hommes aussi cachaient leurs blessures. À l'instar de M. Rodriguez, qui habituellement ne vivait pas avec madame – un jour, Grace l'avait vu saignant du nez, fuyant à toutes jambes la vaste caravane tandis que sa tendre moitié sur le seuil soulevait un cactus en pot avec apparemment l'intention de le lui balancer à la tête.

Elle n'en avait rien fait. Il avait décampé trop vite et Mme Rodriguez aimait trop ses plantes.

Entre Ardis et Dodie, le grabuge n'était jamais à sens unique, sur ce plan-là, ils se partageaient à égalité : quand elle le trouvait affalé dans la kitchenette en train de ronfler, Dodie se cognait délibérément à son fauteuil. Réveillé en sursaut, Ardis commençait par s'étrangler dans son trop-plein de bave puis se rendormait aussi vite, après quoi elle le montrait du doigt en rigolant et faisait des grimaces.

Il lui arrivait aussi de lui faire un doigt d'honneur derrière son dos, ou elle le traitait de noms d'oiseaux, sans se soucier si Grace pouvait la voir et l'entendre.

Lorsqu'il était complètement défoncé et dormait profondément, elle se faufilait derrière lui puis, du bout des ongles, lui allongeait de méchantes pichenettes à l'arrière de la tête

et, lorsque cela ne suffisait pas, elle tirait ses cheveux d'un coup sec et attendait de voir ce qui allait se passer.

Quand Ardis finissait par ouvrir ses paupières trop lourdes, Dodie se plantait dans son dos en le montrant du doigt et ricanait en silence.

Grace faisait semblant de ne rien voir de toutes ces manigances. La plupart du temps, elle gagnait à quatre pattes le coin de la pièce en façade qui lui servait de quartier de nuit. D'une puanteur fétide, l'unique chambre située à l'arrière du logement était réservée à Dodie ou, quand Ardis daignait réapparaître, à tous les deux. Souvent, le soir, au lieu de dormir, Grace allumait la télévision, coupait le son et regardait en riant toute seule, toujours surprise de voir combien les gens ressemblaient à des comiques givrés quand ils remuaient les lèvres. Sinon, elle lisait un des livres qu'elle avait piqués, d'abord à Mme Rodriguez, ensuite à la maternelle.

Sa collection de mots, elle la possédait et de nouveaux termes ne cessaient d'arriver, et elle était aussi capable d'additionner des nombres, de donner un sens logique à leur fonctionnement et de comprendre les choses sans avoir à poser la question à quiconque.

Un jour, se disait-elle, elle vivrait seule et ces trucs allaient probablement se révéler utiles.

2

Le Dr Grace Blades serrait la femme dans ses bras comme une mère son enfant.

Si nombre de thérapeutes répugnaient à tout contact physique, ce n'était pas le cas de Grace car rien ne lui répugnait.

Les Hantés ne pouvaient pas se contenter de simple gentillesse entre douces paroles, regards tendres et *hum-hum* entendus, il leur fallait plus, ils méritaient plus que le mensonge pathétique connu sous le nom d'empathie.

Grace n'éprouvait pas le moindre respect pour le concept d'empathie. Elle avait vécu dans la pièce rouge.

Ses petites mains molles et moites nichées dans sa poigne ferme et fraîche, la femme continua de pleurer sur son épaule. En la voyant ainsi se dissoudre dans cette douceur apaisante, un observateur aurait peut-être deviné qu'il s'agissait bien d'une phase précoce de son traitement.

Sur le plan thérapeutique, cette patiente était une réussite mais tous les ans, consciencieusement, elle revenait la voir. Pour des séances « exhibitions », estimait Grace.

Regardez à quel point je vais bien, docteur.

Effectivement.

Cette année, fidèle à son habitude, elle avait demandé rendez-vous pour le pire de tous les jours, le jour anniversaire, et Grace savait d'avance que la majeure part des quarante-cinq minutes qu'elle lui consacrerait se passerait en larmes.

Elle s'appelait Helen. Son traitement avait débuté trois ans auparavant et elle était venue la voir aussi souvent que nécessaire, jusqu'à ce qu'elle quitte L.A. pour le Montana. Grace avait bien proposé de lui dénicher un thérapeute local mais sa patiente avait refusé, exactement comme elle l'avait supposé.

Quatre ans auparavant, au jour près, la fille de Helen âgée de dix-neuf ans avait été violée, étranglée et mutilée. L'identification du monstre responsable de ces horreurs n'avait guère demandé d'efforts aux enquêteurs. Il vivait chez ses parents à Culver City, et sa maison, située de l'autre côté de l'allée juste en face du studio occupé par la victime, disposait d'une fenêtre sur l'arrière qui offrait un point de vue imprenable sur la chambre à coucher de la jeune femme. Malgré un casier judiciaire chargé, une série de plaintes pour voyeurisme aggravé par des agressions sexuelles, les tribunaux avaient été plus que cléments à son égard en l'autorisant à vivre sa vie à son gré. Stupide et impulsif, il n'avait même pas pris la peine de se débarrasser de ses vêtements ensanglantés ni du couteau à la lame tordue encore tachée d'hémoglobine qu'il avait volé dans la cuisine de la victime.

Malgré la torture que l'expérience lui aurait infligée, un procès aurait été bien utile à Helen. Une nouvelle fois, le monstre l'avait flouée : armé d'un tournevis, il avait chargé l'escouade de policiers venus l'arrêter et fini transformé en écumoire par les balles du LAPD.

Affaire classée pour tout le monde, sauf pour la mère de la victime. Elle n'avait cessé d'appeler les bureaux de l'adjoint au procureur et éclatait en sanglots tout en s'excusant dans le même temps de n'avoir aucun motif valable pour leur téléphoner. À une ou deux reprises, elle avait même oublié l'identité de son interlocuteur. Finalement, l'adjoint du procureur chargé de l'affaire avait cessé de prendre ses appels. Sa secrétaire, en revanche, moins bornée et plus compatissante, avait suggéré à Helen d'aller consulter Grace.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018, N° 136310 (00000)
– *Imprimé en France* –